

Fatae

La nuit est tombée.

Quelques étoiles scintillantes constellent le ciel d'un noir d'encre, cachées en partie par les hautes branches des bois. Les bourrasques glacées serpentent entre les arbres de la forêt avant de s'arrêter devant une chaumière reculée. Seule la faible lueur des bougies éclaire la maisonnée. L'éclat vacillant des flammes illumine faiblement la pièce principale, la lumière transparaissant à peine à travers les fenêtres entrouvertes. L'air hivernal s'engouffre dans la maisonnette, et malgré sa caresse glaciale, les flammes vacillent mais ne meurent pas. Les effluves boisés de la forêt envahissent la chaumière, se mêlant aux fragrances de feu de bois et de lavande.

A l'intérieur, assise sur un tabouret, vêtue d'une longue robe bleue, une jeune femme aux cheveux aussi noirs que la nuit chantonne à voix basse. Elle porte sur sa tête une couronne formée de sept étoiles étincelantes, et file la laine à l'aide d'une quenouille, s'attelant à la tâche avec entrain.

A ses côtés, sa robe blanche parsemée d'étoiles et surmontée d'un drap rose, une femme brode tranquillement à l'aide du fil fabriqué par sa sœur. Elle ne chantonne pas, ne parle pas, et se contente de tisser d'un visage impassible.

La tapisserie est indéniablement majestueuse, un chef d'œuvre où s'entremêlent des fils colorés, des histoires uniques. En haut à droite, une des nombreuses scènes de l'ouvrage représente une forêt et ses couleurs chaudes caractéristiques du début de l'automne. La caresse du vent d'octobre fait frémir les branchages des arbres. Une simple feuille, rouge orangée, se détache de sa branche et commence doucement à tomber. Elle ondule dans les airs, défiant la gravité, luttant contre son inévitable fatalité. Cette feuille finira par toucher le sol, et sa vie s'arrêtera aussi vite qu'elle a commencé. Malgré toute sa volonté, elle finit par s'échouer sur la terre, loin de l'arbre qui l'a vue naître et grandir.

— J'ai besoin d'un fil doré, Clo, déclare la tisserande d'un ton sec.

La fileuse ne paraît pas se formaliser du manque de douceur de sa sœur. Elle continue à chantonner sa berceuse, tout en préparant un nouveau fil.

La tisserande fait claquer sa langue contre son palais, irritée par la lenteur de sa sœur.

— Patience, Lac, murmure Clo d'une voix cristalline en percevant l'impatience de sa comparse. Chaque fil est unique. Chacun d'entre eux nécessite une attention toute particulière.

La tisserande lève les yeux au ciel, sans répliquer quoi que ce soit. Quelques secondes plus tard, la fileuse lui tend un cordon lumineux, à peine plus épais qu'un cheveu.

— Quelle histoire t'apprêtes-tu à raconter, cette fois ? s'enquiert Clo d'une voix douce.

— Le schéma habituel, répond simplement Lac.

Celle-ci se remet à l'ouvrage. Elle intègre le fil à sa tapisserie, prête à tisser une énième destinée.

Loin, très loin de cette chaumière et de ses mystères, les cris d'un nourrisson fendent l'air pour la première fois. Un homme fait les cent pas dans le couloir, ses mains farfouillant nerveusement dans ses cheveux blonds. Lorsqu'un infirmier vient le chercher, il n'attend pas une seconde avant de se précipiter dans la pièce. Allongée sur un lit, de profonds cernes sous ses yeux fatigués, ses cheveux collés à son front par sa transpiration, une femme tient dans ses bras un petit être emmitouflé dans une couverture. L'homme s'approche lentement de la couche, et fixe avec émerveillement le bébé endormi. De petits cheveux clairs couvrent le sommet de sa tête, ses joues pleines sont rougies, son petit nez pâle recourbé, sa bouche rose entrouverte, tandis qu'il serre dans son minuscule poing l'index de sa maman. L'homme se penche au-dessus du bébé, et dépose un tendre baiser sur son front.

— Bienvenue dans ce monde, Lou, murmure-t-il.

Clo cesse de chanter et tourne son regard énigmatique vers sa sœur.

— Ton histoire commence bien cette fois, remarque-t-elle.

Lac plisse son nez, et pousse un faible grognement.

— Ce n'est que le début.

— Et pourquoi ça ne pourrait pas continuer ? Je ne comprends pas pourquoi tu ne tisses jamais une seule fin heureuse !

La tisserande tourne brusquement la tête vers sa sœur, des flammes dansant dans ses iris.

— Parce que ça ne marche pas comme ça, Clo, crache-t-elle.

Vexée, Clo se tourne vers son rouet et recommence à chanter un brin plus fort. Levant les yeux au ciel, et poussant un soupir d'irritation, Lac se remet à tisser.

Loin de ces deux femmes énigmatiques, Lou a grandi. La petite fille aux bouclettes dorées rit aux éclats, ses iris azur pétillant de joie. Elle tient dans ses petites mains potelées un panda en peluche, et fixe de son regard ravi le visage fier de ses parents.

— Bravo, ma belle, se réjouit sa maman. Tu peux poser ton doudou et recommencer ?

Hochant gaiement la tête, l'enfant dépose sa peluche au sol, et se remet à marcher toute seule dans le salon, sous les yeux émerveillés de sa maman et de son papa.

Le temps passe. Lou ne se trouve plus en sécurité dans une maison, sous le regard adorateur de ses parents. Malgré ses pleurs et ses cris, sa mère l'a lâchement abandonnée à la merci d'enfants surexcités, et d'une dame qui répond au nom de « maîtresse ». Contre toute attente, Lou a passé son premier jour d'école sans encombre. Elle s'est liée d'amitié avec Livia et Amélie, et trouve même le petit Diego à son goût, avec ses bonnes joues, ses cheveux brun foncé, et ses grands yeux chocolat.

Les années se suivent, s'enchaînent. Lou perd des amis, puis elle s'en refait d'autres. Elle apprend à perdre et à gagner. Elle fait des bêtises, se fait punir, puis ne recommence jamais. Elle développe des passions, arrive à faire du vélo sans petites roues, construit des châteaux de sable lors de ses vacances à la mer, apprend à skier et à grimper. Chaque année, en ramenant son bulletin à la maison, Lou frétille d'impatience. Elle sait qu'elle est une bonne élève, et elle ne se lasse pas des compliments de ses parents. A sept ans, les passions de Lou se résument en cinq choses : l'école, la lecture, les pâtisseries, les copines et les dessins animés.

Dans la chaumière, l'ébauche d'un sourire se forme sur les lèvres de Clo.

— Cette petite fille a tout pour être comblée, murmure-t-elle.

Lac ne répond pas. A la place, elle tend la main vers sa sœur et lâche :

— J'ai besoin d'un fil argenté.

Clo cligne des paupières. Une fois. Deux fois. Puis, elle réalise.

— Non ! souffle-t-elle. Pas encore !

— Ne fais pas l'enfant, Clo, la réprimande Lac.

— C'est encore une petite fille ! Pourquoi tiens-tu tant à...

— Ça suffit, l'interrompt la tisserande d'une voix calme mais forte. Je ne t'ai pas demandé ton avis. Contente-toi de me remettre ce fil.

Pestant dans sa barbe inexistante, Clo, se tourne vers son rouet et exécute la demande de sa sœur.

Assise à table, ses cheveux blonds délicatement tressés, Lou souffle avec enthousiasme sur les dix bougies présentent sur son gâteau. Heureuse de passer ce cap, la petite fille ne se doute pas encore que son enfance dorée s'apprête à prendre une tournure plus sombre.

Dans la même année, Lou change de classe. Ses nouveaux camarades ne l'aiment pas, et le lui font remarquer. Ils critiquent ses taches de rousseur, que Lou trouvait jusqu'alors si jolies. Ils se moquent de son poids, la trouvant trop enrobée, mais ce n'est pas sa faute si elle aime tant les gâteaux. Ils l'insultent parce qu'elle a de meilleures notes que tous les autres, et que c'est forcément parce qu'elle est la « chouchou » du prof. Lou se retrouve isolée. Ils la rabaissent, parce qu'elle n'a pas de téléphone portable, ni les réseaux sociaux. Elle n'a plus d'amis. Même Livia l'a abandonnée un an plus tôt, lui préférant une autre camarade. Lou se retrouve seule. Très vite, chaque jour d'école devient un vrai supplice. Elle ne veut plus se lever le matin. Pourquoi se réveiller, pourquoi aller à l'école si c'est pour se faire rejeter ? Pourquoi y aller, si c'est pour se faire insulter ? Alors Lou essaie d'oublier. Elle essaie d'oublier que chaque mot méchant produit l'effet d'un coup de poignard. Elle essaie d'oublier les regards haineux qui attristent son petit cœur. Elle essaie d'oublier que la solitude est une douleur atroce. Une douleur affreuse qui achève chaque jour un peu plus sa victime, jusqu'à ce que le cœur de celle-ci se retrouve en miettes. Mais ce n'est pas grave, songe Lou, un jour, je trouverai des gens qui m'aiment comme je suis.

Les années passent. Les connaissances s'enchaînent. Les amis arrivent, repartent. Ils ne restent pas. Jamais.

La petite fille isolée devient une adolescente. Elle reçoit un téléphone, enfin ! Sur les réseaux sociaux, en parcourant des heures durant son fil d'actualité, elle oublie presque qu'elle est seule. Elle admire la vie d'inconnus, espère qu'un jour, la sienne sera aussi passionnante que la leur.

Clo renifle bruyamment, mécontente.

— Occupe-toi de tes oignons, la rembarre aussitôt Lac.

Les années défilent au rythme des saisons. Et alors que Lou entre à l'université, se trouve des amis, s'apprête à entamer une vie meilleure, le fil de sa vie s'obscurcit à nouveau.

Les larmes se sont taries. Pourtant, Lou pensait ne jamais pouvoir cesser de pleurer. Alors que le cercueil descend lentement dans les entrailles de la terre, elle regrette. Elle regrette de ne pas avoir profité de chaque moment avec lui comme si c'était le dernier. Elle regrette d'avoir été en colère contre lui, au lieu de lui montrer chaque jour combien elle l'aimait. Elle regrette d'avoir levé les yeux au ciel face à ses plaisanteries, au lieu d'avoir ri de bon cœur avec lui. Elle regrette que son temps avec lui soit écoulé. Laissant échapper un sanglot, Lou se laisse aller dans les bras frêles de sa mère.

— Adieu, papa, souffle-t-elle d'une voix brisée.

Quelqu'un se mouche dans la chaumière, et le bruit emplît tellement la pièce que Lac s'exaspère.

— Tu as fini, Clo ? soupire-t-elle.

— C'est trop triste, hoquète Clo d'une petite voix, tu es cruelle !

— Si tu as une réclamation à faire, ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, rétorque Lac.

Après des années de labeur, Lou décroche enfin le barreau. Elle se voue corps et âme à son travail. Chaque jour au bureau, elle lance un regard énamouré vers son collègue, Baptiste. Lou doit bien avouer que celui-ci lui plaît beaucoup. Il est intelligent, mignon, et semble incroyablement gentil. Les deux flirtent timidement des mois durant, avant de confesser leurs sentiments. Lou entame sa première relation sérieuse, et elle semble sûre que rien ne peut venir perturber son bonheur.

Ils se marient trois ans plus tard, sous les applaudissements de leurs proches. Malgré la fête, les rires, et l'amour de sa famille, Lou ne peut empêcher son cœur de se serrer douloureusement. // aurait dû être là pour la mener vers l'autel. // aurait dû être là pour la tenir dans ses bras et danser avec elle.

La perte de son père ne fut que la première d'une longue série. Un à un, ses proches s'en sont allés, emportant avec eux une partie de son cœur brisé. Mais elle n'aurait jamais cru que la perte de quelqu'un qu'elle n'a jamais connu serait aussi éprouvante. Lou se souvient très bien de la détresse qu'elle a ressentie lorsqu'elle s'est réveillée au milieu de la nuit, le ventre tordu par des crampes et une douleur intense. Les saignements ont continué de longues

minutes et, arrivée à l'hôpital, les médecins n'ont rien pu faire pour sauver son enfant.

— Tu es..., commence Clo.

— Epargne-moi tes commentaires, la coupe Lac.

Baptiste et Lou ont réessayé. Plusieurs fois. Six grossesses différentes se sont soldées de la même manière. Ils n'ont jamais rencontré leurs bébés.

Voilà, c'est trop tard. Le délai est écoulé.

Recroquevillée dans son lit, les larmes dévalant ses joues, Lou pleure la maternité qu'elle n'a jamais connue, et qu'elle n'aura plus jamais l'occasion de vivre.

Lorsque l'âge de la retraite arrive, Lou et Baptiste décident de partir en voyage. Ils font le tour du monde, et visitent toutes les merveilles dont regorge la planète. De l'Égypte à la Grèce, de la Chine au Japon, du Grand Canyon aux forêts tropicales verdoyantes, le couple pose leurs regards émerveillés sur la beauté des paysages et des créations humaines.

— C'est ça, marmonne Clo entre ses dents serrées, rattrape-toi.

— Je t'ai entendue, déclare Lac d'une voix neutre.

Soutenue par sa canne, une vieille femme au dos recourbé traverse la route. Des mèches de cheveux blancs s'échappent de son voile, tandis qu'elle s'approche d'un immeuble. Pénétrant dans la cour intérieure, elle adresse un faible sourire au concierge. Son visage blafard est marqué par de profondes rides et des taches de vieillesse. Ses yeux, autrefois si clairs et pétillants, semblent grisâtres, recouverts d'un voile opaque.

— Bonsoir Madame, la salue le concierge.

— Bonne nuit Elliot, répond celle-ci d'une voix faible.

— Vous avez passé une bonne journée ? s'enquiert l'homme.

La vieille dame hoche la tête.

— Je suis fatiguée, déclare-t-elle doucement.

— Passez une agréable nuit alors.

— Merci. A demain matin, Elliot.

La dame rentre dans son appartement. Lentement, elle dépose son sac sur une chaise, retire ses vêtements noirs, couleur qu'elle arbore tous les jours depuis la mort de son mari, enfle une chemise de nuit, et se glisse dans son lit.

Lorsqu'au petit matin, Elliot ne voit pas la vieille dame sortir de l'immeuble à l'heure habituelle, il commence à s'inquiéter. Il jette un coup d'œil à sa montre. La vieille femme devrait être descendue depuis plus d'une heure. Il se dépêche d'aller frapper à la porte de son logement. Aucune réponse.

— Madame, crie-t-il, vous êtes là ?

Ne percevant aucun bruit de l'autre côté de la cloison, le concierge se munit du double des clés et ouvre la porte. Le salon et la salle à manger sont vides. Doucement, Elliot se dirige vers la chambre. Il frappe.

— Madame ?

Seul le silence lui répond.

Il abaisse lentement la poignée et entre dans la pièce faiblement éclairée. Quelques rayons du soleil percent à travers les rideaux, illuminant la poussière en suspension dans l'air. Elliot appuie sur l'interrupteur, afin de mieux y voir. La vieille dame est allongée sur le lit, le visage calme et reposé. Ses yeux sont fermés, et elle semble plongée dans un sommeil profond, relaxant et agréable. Ses lèvres blanches sont retroussées en un mince sourire. Elle paraît heureuse, détendue. Mais Elliot sait qu'elle ne dort pas. Son buste ne se soulève plus. La vieille dame n'ouvrira plus jamais les yeux sur le ciel clair du matin, elle n'entendra plus les oiseaux chanter. Hier soir, la vieille femme s'est endormie pour ne jamais se réveiller.

Le concierge sort le téléphone de sa poche pour appeler les pompiers. En quittant la chambre, il lance un dernier regard derrière lui et murmure :

— Adieu, Louise.

Les cris d'une dispute brisent le silence des bois. Ceux-ci proviennent de la chaumière.

— Tu es horrible, Lac !

— Tu es une petite nature, Clo !

— Je ne comprends pas comment tu peux avoir un tel cœur de pierre !

— Ce n'est pas moi qui...

— Taisez-vous, ordonne une voix sèche.

Aussitôt, les deux femmes se taisent.

Assise près de ses sœurs, son visage ridé plissé en une expression sévère et vêtue d'une robe grise à l'allure austère, Atropos tient dans sa main rachitique un ciseau.

— Clotho, commence la vieille femme, tu es fatigante avec tes états d'âmes. Et toi, Lachésis, tu es exaspérante à te justifier constamment.

Les deux femmes baissent la tête, honteuses.

— Nous n'avons pas été créées pour être gentilles avec les mortels. Nous existons afin d'être les maîtresses de leurs destinées. Vous êtes épuisantes à vous disputer tout le temps. Les humains ne méritent même pas de telles considérations. Clotho, je comprends que tu tiennes à eux. Après tout, tu fabriques le fil de leurs vies, leurs existences commencent dès lors que tu en as décidé. Lachésis, toi, tu tisses leurs destins. Ce ne doit pas être facile de prendre des décisions pour toute l'humanité. Mais n'oubliez jamais, que de nous trois, je suis celle avec le plus de responsabilités. C'est pour cela que je suis la plus impitoyable. Pourquoi croyez-vous que les mortels me craignent tant ? Pourquoi me surnomment-ils l'inévitable depuis la nuit des temps ? C'est simple. Dès lors que je le décide, dès lors que je le désire, je peux rompre de ma main le fil de leur vie.

La Parque t'a tuée, et cendres tu reposes

Sur la mort de Marie, « Comme on voit sur la branche », Pierre de Ronsard